

Éric Sanvoisin

Pour Pascale, la seule...

***Le bonheur  
m'a dit qu'il  
reviendrait***

LA JOIE DE LIRE  
ENCOURAGEMENT

Il faut toujours viser la lune  
car même en cas d'échec,  
on atterrit dans les étoiles.

Oscar Wilde

## *-1- Cauchemar*

Chaque jour, je fais le même cauchemar.

J'arrive au collège et je ne reconnais personne. Pourtant, ce n'est pas la première fois que j'y mets les pieds et la rentrée est déjà loin. Je traverse la cour, le cœur battant, comme en milieu hostile. Je croise des élèves inconnus. Certains m'adressent un petit signe de tête.

— Salut, Lune!

Je leur dis bonjour par politesse, bonjour et trois petits points... Je ne sais pas qui ils sont. Je ne les ai jamais vus mais eux me connaissent.

— Hello, Lune! Ça va ?

Non, pas trop. Les cauchemars ne sont jamais cool. Sinon ce ne seraient pas des cauchemars...

Je pénètre dans un bâtiment, m'oriente sans difficulté, gravis un escalier, longe un couloir interminable pour rejoindre ma classe. Une classe d'inconnus. Certains me sourient, d'autres m'ignorent. La prof me prie de m'installer très vite, sans oublier de me faire remarquer que je ne suis pas en avance. Elle n'a pas tort mais je m'en fiche. L'heure qu'il est me laisse parfaitement indifférente. Chaque matin, j'ai l'impression d'être la nouvelle élève du collège et ça me contrarie. Je m'installe au fond de la salle. La table n'est occupée par personne ; voilà qui me convient très bien. Le cours commence. La voix de la prof me berce. Elle m'est familière.

En revanche, son visage ne me dit rien. C'est la première fois que je le vois. Au bout d'un moment, elle m'interroge. J'entends les mots qu'elle emploie sans les comprendre. Troublée, je garde le silence.

— Lune, vous m'entendez ?

— Oui, madame.

— Alors pourquoi ne répondez-vous pas à ma question ?

— Je ne la comprends pas, madame.

— Vous vous moquez de moi, Lune ?

— Non, madame.

Je fixe la prof qui détourne finalement le regard.

— Et cessez de me dévisager comme si j'étais une extraterrestre !

Vous me donnez l'impression de me voir pour la première fois !

Les autres élèves m'observent avec étonnement. Ce sont tous des extraterrestres ! Tous ! Alors je comprends qu'il ne s'agit pas d'un cauchemar. Je suis dans la réalité. Je ne vais pas me réveiller.

Je me mets à hurler. Et tout se brouille autour de moi.

— Lune, vous m'entendez ?

— Malheureusement oui, madame...

## -2- *La fille mal lunée...*

Mes parents m'ont appelée Lune. C'est vraiment une drôle d'idée.

— Pourquoi m'avez-vous donné ce prénom ?

— Parce que tu es née un soir de pleine lune, me répond mon père. La lune était si brillante cette nuit-là que j'en étais impressionné. Et, une fois que tu as quitté le ventre de ta mère, ton visage m'a paru aussi rond que le satellite de la Terre. Alors, j'ai dit comme ça à ta mère : et si nous l'appelions Lune ?

C'était parfaitement idiot.

— S'il avait neigé, vous m'auriez baptisée Neige ?

— Pourquoi dis-tu ça ? me demande ma mère. Lune, ça ne te plaît pas ?

Que dire ?

— C'est mieux qu'Uranus ou Saturne. Mais c'est moins bien que Clémentine ou Cerise.

— Cerise ? s'exclame mon père. Tu aurais aimé t'appeler Cerise ? Comme dans la pub ?

— Je ne sais pas. Lune, c'est bizarre.

— Mais tu es bizarre, ma fille ! Ton prénom te va comme un gant. Il est aussi original que toi !

C'est gentil de sa part, mais je préférerais être comme les autres.

— Non, Lune, c'est pas nul. Je veux dire pas complètement nul...

— Tu nous rassures, là, s'étrangle mon père.

-3-  
*Particulière*

Je pressens qu'il va s'énerver. Alors je m'éclipse.

— Lune! Reviens! Je plaisantais! Je vais te dire la véritable raison pour laquelle nous t'avons appelée ainsi.

Sans la moindre envie, je fais demi-tour. Mais je vais être déçue, je le sais déjà.

— Comme tu le sais, tu es née prématurée. Tu te rappelles des photos?

Difficile d'oublier ces horreurs.

— Tu étais toute petite, minuscule, et les médecins t'avaient placée en couveuse. Tu étais perdue là-dedans, reliée à des machines par des fils de couleur. On aurait dit un astronaute en route pour la Lune dans sa capsule Apollo. Le bruit des appareils qui mesuraient ta survie scandait ton voyage vers l'infini. On s'est dit que si tu ne te perdais pas dans le cosmos, ce serait bien de t'appeler Lune.

Et le pire, c'est que c'est vrai. J'ai vraiment piloté une couveuse! Finalement, j'ai survécu et je suis devenue Lune.

La Lune tourne autour de la Terre. Comme moi, elle tourne en rond. Je ne sais pas quoi faire de ma vie. J'aimerais tellement être une fille ordinaire. Tout serait plus simple. Je m'appellerais Clémentine et je ne ferais pas de cauchemars. Je serais populaire et tout le monde chercherait à être ami avec moi. Tout le monde...

Mais je suis une fille particulière. Pas à cause de mon prénom. Il n'est pas aussi exotique qu'il en a l'air. Je suis particulière parce qu'il y a une ombre en moi, une ombre qui grise tout. Personne ne sait comment elle est arrivée là. C'est la faute à pas de chance, comme on dit. J'essaie de vivre avec cette ombre qui occupe une partie de moi. J'essaie aussi de l'oublier. Mais c'est impossible. Elle est bien accrochée.

Pourquoi moi?

*- Première partie -*  
***Lune de miel***

-4-  
*L'inconnue dans le miroir*

— Qui es-tu ?

Tous les matins, le même rituel se répète.

— Qui es-tu ?

C'est la première question que je pose à la fille qui me regarde dans la glace.

— Qui es-tu ?

Je déteste cette question qui m'écorche la bouche.

— Qui ? Qui es-tu ? Mais qui es-tu, bon sang ?!

La fille qui me regarde dans la glace ne répond jamais. Alors je lui fais une grimace qu'elle me rend aussitôt. Je lève le bras droit, elle lève le bras gauche. Contrariante, la meuf ! Je n'aime pas qu'on se moque de moi. Je tends mes mains vers son cou pour l'étrangler. Mes doigts rencontrent la surface froide et lisse du miroir fixé au-dessus du lavabo. C'est moi que j'essaie d'étrangler ! Je ne suis pas dupe, bien sûr. Il n'empêche que c'est flippant car je sais que ce sera comme ça toute la journée. Chaque visage que je vais croiser sera nouveau pour moi. Comme le mien. Comme celui de mes parents. Et je devrai poser sans arrêt la même question :

— Qui es-tu ?

À mes amis, à mes profs, à tout le monde. Chaque jour. C'est flippant !

Il n'y a que mon chat que je reconnais. Je n'ai aucun problème avec les animaux. Il s'appelle Câlin. Il est âgé de trois ans. Il a une

particularité : il n'est pas tout à fait symétrique. Moustachu d'un côté mais pas de l'autre, comme si quelqu'un s'était amusé à lui couper la moitié de ses moustaches. Mais je sais qu'il n'en est rien et qu'en réalité, il est né comme ça. Est-ce que ses congénères le considèrent comme un handicapé, lui aussi ? Un demi-chat ? Une erreur de la nature ?

En tout cas, moi, je l'adore ! Ses moustaches de guingois lui donnent un petit air espiègle. Il ne ressemble vraiment à aucun autre. C'est le félin le plus unique que je connaisse !

Si tous les gens étaient des chiens ou des chats, je les reconnaîtrais sans la moindre difficulté. Mais j'ai un problème avec les visages humains. Je les oublie dès que je m'endors. Au réveil, tous les visages ont disparu de ma mémoire, y compris le mien. C'est fatigant et énervant. Ça ressemble à une maladie...

La prosopagnosie. Cette maladie est une énigme. Personne ne sait d'où ça vient. Peut-être à des lésions cérébrales prénatales dues à ma grande prématurité...

Je pesais huit cents grammes à la naissance, pas un de plus. J'étais comme ces chiots pas encore sevrés que l'on offre dans une boîte à chaussures, à peine viable. J'aurais pu mourir. Il s'en est fallu d'un cheveu. Et je me demande si ça n'aurait pas mieux valu pour tout le monde.

De cette époque mouvementée, vécue entre la vie et la mort, j'ai gardé d'importants problèmes de vue. C'est pourquoi je ne peux vivre sans porter des lunettes. Ça fait de moi une meuf que les garçons rangent dans la catégorie des filles à éviter. Oh, je ne suis pas si moche que ça, je le sais bien. Mais mon comportement rendu perpétuellement étrange par la prosopagnosie, ajouté à mes lunettes de grand-mère, ça refroidit les amateurs de chair

fraîche. Qui a envie de s'afficher avec une gogol ? Pas les garçons de ma classe, en tout cas ! C'est à peine s'ils me regardent. Je suis transparente...

Non, sérieux, qui peut vouloir d'une fille qui vous pose tous les matins la même question ?

— Qui es-tu ?

La réponse est : personne.

Ma vie est si étrange qu'on pourrait en faire un film. Avec moi, dans le rôle principal ! *La fille qui ne reconnaissait personne*. Un film à gros budget, avec des effets spéciaux et des mutants. *La fille qui oubliait les visages*. Une comédie avec une gourde et des quiproquos. Avec moi dans le rôle de la mutante et de la gourde. Carton assuré !

En attendant, je me réveille tous les matins au milieu d'un monde inconnu. Je connais les lieux mais pas les gens.



-5-  
*Attends que ça refroidisse...*

Lune Dancre. C'est moi. J'ai quinze ans et je suis en troisième au collège René Magritte. Quelque part en Bretagne.

Je m'active. Je ne suis pas en avance. Je donne deux ou trois coups de brosse dans ma tignasse taillée à la hérisson. C'est important, la coupe de cheveux. Comme les visages sont des trous noirs pour moi, la longueur, la couleur et le relief des cheveux des personnes que je rencontre me permettent parfois de deviner à qui j'ai à faire. C'est comme si les gens avaient un nez sur le sommet du crâne, ou bien une bouche, ou bien des yeux. C'est un signe de reconnaissance.

Moi, je suis le hérisson. Je possède d'immenses yeux verts toujours au bord de l'étonnement. Mon nez – attendez que je regarde – n'a rien de remarquable. C'est un petit nez, légèrement pointu, pourvu de narines bien dessinées. Quant à ma bouche aux lèvres minces, elle n'attire les baisers de personne. Mon menton est la discrétion même, un peu en retrait, timide.

Je suis bien incapable de vous dire si on me trouve jolie, moche ou quelconque. Sans mes lunettes, je veux dire... Les élèves de ma classe prétendent que j'ai souvent un air sombre et revêché. Mais mettez-vous à ma place! Je ne croise que des inconnus à longueur de journée. Je me déplace toujours en terrain miné. Alors, forcément, pour me protéger, je reste sur la défensive. Je ne suis pas avenante.

J'enfile un survêtement informe et file prendre mon petit déjeuner. Dans la cuisine, il y a une femme en robe de chambre qui touille son café noir. Bon, je ne suis pas bête, il y a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances pour que ce soit ma mère. Je me lance...

— B'jour, maman!

Mais je ne l'embrasse pas. J'ai du mal. Embrasser quelqu'un que je ne reconnais pas, ça me bloque. C'est idiot, je sais, mais c'est comme ça. Mes parents sont habitués à vivre avec une sauvage. Ils ne font même plus attention.

— Ça va, Lune, ce matin?

— Comme tous les matins, maman. Les compteurs sont remis à zéro et je rame.

— Tu m'as reconnue?

— À ta robe de chambre démodée, d'ailleurs il faudrait peut-être que tu la changes, et à tes cheveux bouclés qui te font ressembler à un mouton!

— Merci pour le compliment.

— Il n'y a pas de quoi! Tu sais bien que je suis pleine de tact!

Je farfouille dans le placard à la recherche de mes céréales préférées. J'en dégotte un fond de boîte, ce qui me tire une grimace.

— Faudrait en racheter!

— De quoi?

— Tu sais bien! Mes super céréales, il n'y en a presque plus.

— Tu aurais pu me dire ça avant! J'ai fait les courses hier...

Ma mère est contrariée. Elle n'aime pas quand quelque chose manque. Je préfère temporiser.

— C'est pas grave. Je mangerai ta brioche!

Ma mère s'affole aussitôt. Ça marche à tous les coups!

— Pas question ! Personne ne touche à mon petit plaisir du matin !

Pour ma mère, le petit déjeuner est sacré et sa brioche en est la vedette. Elle adore prendre son temps. C'est un moment où il ne faut pas l'embêter. Parfois, il m'arrive de me demander si elle n'aime pas sa brioche plus que moi.

— Je plaisantais. Tu sais bien que je déteste la brioche.

— Tu as tort.

— Quoi ? Tu m'en donnes ?

Nous éclatons de rire.

Je verse le fond de la boîte de céréales dans un bol que je remplis à ras bord de lait. Puis c'est parti pour un petit tour de manège au micro-ondes ! J'aime quand c'est brûlant !

— Je ferai un saut à l'épicerie ce soir, en sortant du bureau.

— Tu es un ange, maman !

La sonnerie retentit trois fois. J'extrai mon bol du four et le pose sur la table. Le lait fume et les céréales crépitent. Je mélange le tout avec une cuillère à soupe. C'est trop chaud et je me brûle.

— Attends que ça refroidisse, ma Lune !

— Pas le temps. Je suis déjà à la bourre.

Tous les matins, le dimanche excepté, nous prononçons les mêmes mots. *Attends que ça refroidisse, ma Lune*. C'est une sorte de rituel qui nous permet de bien commencer la journée. *Pas le temps. Je suis déjà à la bourre*. Je ne veux surtout pas prendre mon temps, moi !

Un homme en costume cravate pénètre à son tour dans la cuisine. Ça ne peut être que mon père !

— B'jour, papa !

— Ça va, les filles ?

Son visage parfaitement anonyme s'éclaire d'un grand sourire. Ma mère range précipitamment sa brioche pour devancer mon père qui adore lui en chiper un morceau pour le plaisir de l'entendre râler. Il la prend de vitesse et lui barre le passage.

— La brioche ou la vie !

Ma mère râle dans sa barbe.

— Laisse-moi passer. Je ne suis pas en avance, moi !

— Alors donne-moi un bécot et nous sommes quittes.

Elle cède en grognant, puis s'éclipse rapidement pour aller troquer sa vieille robe de chambre contre une robe élégante. Ma mère travaille à l'hôpital. Elle est infirmière.

Je reste seule avec mon père qui se prépare un café serré comme il les aime.

— Tu es de bonne humeur, Lune ?

Voilà la question rituelle du matin entre lui et moi. Il n'y a pas si longtemps, il me la jouait autrement : « Bien lunée, Lune ? » Mais depuis que je lui ai fait une crise, il n'ose plus.

— Ni bonne ni mauvaise, papa. J'attends de savoir ce que la journée me réserve avant de me prononcer.

— Tu es donc d'humeur prudente...

Il déguste son café noir sans rien avaler d'autre.

— Tu ne devrais pas partir le ventre vide, papa.

— C'est ce que me disait toujours ta grand-mère quand j'étais encore jeune ! Elle m'aurait gavé comme un canard si elle avait pu. Mais elle ne m'a jamais attrapé !

— Elle avait raison.

— Peut-être, mais mon estomac n'est pas du matin, c'est tout !

Je n'insiste pas. Mon père est passé maître dans l'art de l'esquive.

— Tu ressembles beaucoup à ta grand-mère, ma Lune.

-6-  
*Le diagnostic*

Ma grand-mère s'appelait Prune. Jeune, il paraît qu'elle était très brune. Mais quand, toute petite, je l'ai connue, elle avait déjà les cheveux blancs. Pas gris. Blancs, comme de la craie. Elle est morte depuis longtemps à présent. Je me souviens encore vaguement de sa silhouette : elle était frêle et pas bien haute.

— Physiquement, tu veux dire ?

— Pas exactement. C'était un petit bout de femme doté d'un caractère en acier trempé ! Une Bretonne pure souche ! Quand elle avait une idée en tête, elle n'en démordait pas...

— Et tu n'as jamais cédé pour le petit déjeuner ?

— Jamais.

— Alors c'est toi qui es comme elle. Pas moi !

Il se débarrasse de sa tasse dans l'évier et la remplit d'eau.

— Je te dépose au collège ?

— Pas la peine. C'est trop tôt. Je vais prendre le bus.

— Comme tu voudras ! Moi je file. J'ai un rendez-vous à Pétaouchnok, ce matin !

Le temps que je finisse mon bol, il est déjà parti. Je ramasse ce qui traîne sur la table et lave la vaisselle dans la cuisine redevenue silencieuse. Je suis prête pour affronter une nouvelle journée au collège. Prête mais pas enthousiaste. Je n'ai jamais aimé l'école.

Ça empire d'année en année. Au début, quand j'étais encore haute comme trois pommes, personne ne s'était aperçu de rien. C'était léger, très léger. On me reprenait avec un petit sourire moqueur. Je n'étais décidément pas physionomiste, voilà tout !

Dans la famille, c'était de notoriété publique. Lune confondait les gens. Dans sa tête, leurs visages se mélangeaient. Mais rien de grave. Tout le monde considérait que je n'y mettais pas du mien et, que, avec quelques efforts, je parviendrais à corriger ma distraction.

— On va jouer à un petit jeu ! Lune, qui suis-je ? Réfléchis bien. Regarde-moi avec attention. Ne t'emballe pas. Alors ? Qui suis-je ?

Je me trompais une fois sur deux. Parfois, décontenancée par ma propre incapacité à reconnaître les gens, je faisais celle qui blaguait. Et ça marchait à tous les coups ! Et puis, avec mon entrée dans l'adolescence, tout s'est accéléré. J'étais si perturbée que j'ai redoublé ma cinquième. Et là, je suis devenue un cas rare. Une anomalie sur pattes... Mes parents ont consulté les meilleurs médecins. Peine perdue. La prosopagnosie est une véritable énigme, une maladie incurable. Je me souviens encore des paroles du grand professeur...

— Nous sommes capables de reconnaître un visage connu parmi des milliers d'inconnus. Nous possédons tous cette extraordi-

naire compétence qui nécessite de la part de notre cerveau une puissance de calcul phénoménale...

— Tous ?

— Non, pas toi, Lune. Pour des raisons indéterminées, peut-être dues à ta prématurité, ton logiciel biologique s'est dérégulé.

— Alors c'est pour ça que je calcule personne ?

— Oui. Je suis désolé. C'est irrémédiable.

Ce qui est bien, c'est que je ne passerai pas ma vie dans les hôpitaux. La prosopagnosie ne tue pas, elle gâche la vie ! Pour moi, ce n'est pas une maladie. C'est une véritable malédiction !

Un jour, vers l'âge de douze ans, j'ai attrapé une Barbie de quand j'étais petite et je lui ai enfoncé plein d'aiguilles dans le corps.

— Prosopagnosie...

C'est comme ça que j'avais appelé ma Barbie !

— Prosopagnosie, je te maudis jusqu'à la fin des temps, et même encore après !

Puis j'ai essayé de brûler la poupée dans une assiette mais le détecteur de fumée que mon père venait juste d'installer s'est mis à couiner. Alors j'ai coupé ma poupée vaudou en tranches et j'ai jeté les morceaux à la poubelle.

-7-  
*Elsa*

Une dizaine d'individus piétinent à l'arrêt de bus. Je ne calcule aucune des personnes présentes et me mets à l'écart. Il y a des filles que je connais, c'est sûr. Celle qui a un anorak argenté, par exemple. C'est Victorine. Elle est en troisième comme moi. Mais je ne m'approche pas d'elle. On ne s'aime pas trop.

Et puis je me méfie. Une fois, j'étais encore en sixième, j'ai voulu engager la conversation avec elle. Elle portait à l'époque un manteau en fourrure synthétique. Il était impossible de la manquer ! Je m'étais approchée d'elle...

— Bonjour, Victorine ! Ça gaze ?

Le rire de Victorine m'avait plantée dans l'air glacé. Je m'étais sentie comme ces papillons qui ont l'abdomen transpercé par une épingle afin d'être bien présentables sur le carré de velours de leur vitrine. La fille au manteau de fourrure n'avait pas bronché.

— Tu ne devrais pas m'agresser dès le matin, ma belle. Mais si tu veux des ennuis, tu as frappé à la bonne porte !

Ce n'était pas la voix de Victorine. Avec une copine, elles avaient échangé leurs affaires...

La honte que j'avais eue ! La fille s'appelait Lola. Elle m'avait balancé une claque, considérant que je m'étais foutue d'elle.

Désormais, je n'aborde plus personne. Je mets entre les gens et moi une distance de sécurité. Je garde le silence. Je respire à peine. J'essaie d'être transparente. Et souvent, ça marche.

Le bus approche. Quand les portes s'ouvrent avec un grand pchiiiiiiii, je laisse monter tout le monde avant moi. C'est une habitude qui m'évite les bousculades mais elle a ses limites. Il m'est arrivé ainsi de rester sur le trottoir, car le bus était bondé, et de rentrer à pied. Ça fait une trotte.

Ce matin, il y a de la place. Je reste debout près du chauffeur et je regarde la route. Je connais la rue interminable que le véhicule va doucement remonter et les quartiers qu'il traverse. Je reconnais les boutiques, les maisons, les bâtiments, les espaces verts mais pas les gens.

Pourquoi? Pourquoi moi? C'est une question qui revient souvent et qui reste sans réponse. Pourquoi moi? C'est injuste.

Au fur et à mesure que le bus s'approche du collège, je sens mon cœur battre plus vite. J'appréhende toujours mon arrivée à Magritte. C'est le cauchemar qui recommence... ou presque.

Il y a pourtant une différence de poids entre mon cauchemar et la réalité: j'ai une amie, une seule. Elle s'appelle Elsa. Entre nous, c'est à la vie, à la mort. Nous vivons toutes les deux en milieu hostile. Alors on se serre les coudes. On se console. On rit. On pleure. On broie du noir. C'est mieux à deux. On s'est associées parce que tout le monde nous rejetait. Un jour, on était seules comme deux cruches et puis, le lendemain, on ne faisait plus qu'une. Une cruche, je veux dire! C'est arrivé sans préméditation. Une parole en a entraîné une autre. On a mis des mots sur nos maux, comme des pansements, et la vie est devenue plus supportable.

Je repère facilement Elsa, même au milieu d'une grande foule. Elle est grande, très grande. Elle fait une tête de plus que moi. Et puis elle est grosse, très grosse. J'ignore combien elle pèse mais elle

doit avoisiner les cent vingt kilos. Et puis ses oreilles sont lestées par des boucles d'oreilles insensées. Des anneaux flashy dont elle change la couleur chaque jour. Ils sont si larges qu'ils pourraient habiller mes poignets comme des bracelets. Et, pour qu'on la remarque mieux, elle s'est fait raser le crâne. Intégralement. Depuis, ses cheveux ont repoussé d'un centimètre. Les robes, c'est pas son truc. Elle porte toujours la même salopette en jean avec d'immenses poches devant. Je ne sais pas si elle ne se change jamais ou bien si elle en possède plusieurs identiques. Je n'ai pas osé lui demander. Mais Elsa, elle aime ça. Et puis elle est toujours en tee-shirt, sous son anorak ou son blouson, quelle que soit la saison. Quand je lui demande si elle n'a pas froid, elle me répond qu'elle a sous la peau une couche de graisse aussi épaisse que les phoques du Groenland. Elle ne ressemble pas trop à un phoque, Elsa. La preuve, c'est que tout le collège l'appelle l'hippopotame. Elle s'en fiche. Elle se fout de tout. Sauf de moi, ce qui est plutôt bien.

Le bus finit par s'immobiliser devant l'arrêt.

— Terminus! lance le chauffeur. Tout le monde dehors!

Les élèves se précipitent vers la sortie comme s'il y avait une alerte incendie. Je descends la dernière, dignement. Je ne suis pas pressée.

Soudain, je me mets à sourire. Elsa m'attend près de l'entrée, adossée à la grille qui encercle l'établissement et lui donne des allures de zoo.

Merde, elle pleure...